et feront honneur au corps médical francais, dont ils ont été les dignes et très-distingués représentants.

« Le Comité est unanime à exprimer des regrets pour la perte qu'il fait par suite du départ de MM. Maunoury et Bazy, et leur renouvelle les assurances de toute son estime et de sa meilleure sympathie. »

GRANDE-BRETAGNE

LA GUERRE D'ORIENT.

La Société nationale de la Croix rouge a réuni en brochure diverses lettres et rapports, qui lui ont été adressés par le capitaine J.-S. Young, son commissaire-chef sur la Mer noire, les docteurs Armand Leslie et Harry Crookshand et M. Schofield, ses délégués en Turquie, M. Furley, son délégué au Monténégro, et M. A.-K. Loyd, qui la représentait auprès de l'armée russe. Toutes ces pièces ont déjà quelques mois de date ; mais il nous a paru convenable de les résumer, pour renseigner nos lecteurs sur la charité britannique, plus complétement que nous n'avons pu le faire dans notre précédent Bulletin (VIII, 222).

Dans une première lettre datée de Constantinople, le 19 juillet 1877, M. Young annonce son arrivée à Péra, la réception que lui a faite le gouvernement turc et sa mise en relations avec le président du Croissant rouge. Il a tout de suite reçu les autorisations nécessaires pour agir partout où il le jugerait convenable. MM. les Drs Armand Leslie et Meyrick, avec un interprète et quatre infirmiers, ont été dirigés vers les Balkans, où commandait Raouf pacha.

M. Young est également entré en rapports avec M. Barrington Kennett, les malades devant être évacués à l'ambulance du Stafford-House.

Le 27 juillet, M. Young écrit de Trébizonde qu'il est allé à Kavarna, localité dont il fait une peinture lamentable. C'est une véri-

table scène de désolation : ce qui n'a pas été pillé est détruit par le feu ; les murs des églises restent seuls debout, les habitants sont en fuite, on ne rencontre plus dans les rues que des chiens et des chats ; dans les cours des maisons sont des monceaux de corps morts, les corps de gens massacrés. De là, M. Young s'est rendu à Trébizonde, où les hôpitaux étaient assez bien organisés, mais trop pleins. Ils renfermaient alors 400 blessés et 350 malades venus de Batoum.

Le même jour, M. Harold Schofield écrit de Rasgrad, près Schoumla, pour annoncer l'arrivée des docteurs Leslie et Meyrick. Il a fait une visite à l'hôpital établi près de Yéni-Malé, sur le Bosphore. L'aménagement en est remarquable. Il y a de la place pour 220 lits ; ce serait un excellent séjour de convalescents. La veille avait eu lieu une bataille à six milles de là, dans le village d'Ésirdshe, et 350 blessés arrivaient dans des voitures à bœufs. Des soins leur ont été donnés par le docteur Crookshand, et ceux qui ont pu supporter le transport ont été dirigés sur Varna.

Cependant, les Drs Leslie et Meyrick étaient arrivés le 21 juillet, à Yeni-Zaragh, et y avaient été très-bien reçus par Raouf pacha, qui les avait placés à la tête du service sanitaire de son corps d'armée.

Le 27, Raouf pacha abandonnait cette localité, et le soir du même jour avait lieu près de là, à Youlla-Mahallassé, une escarmouche à la suite de laquelle deux Circassiens ayant été tués, leurs compatriotes, pour les venger, suscitèrent de si sanglantes représailles, que MM. les docteurs Leslie et Meyrick y trouvèrent le lendemain 175 personnes, femmes, enfants et vieillards, massacrés dans l'église. Ils firent enterrer les morts et donnèrent des soins aux blessés. Le 29, ils partaient pour Èski-Zaragh. Le 30, grande bataille, de 8 heures du matin à 6 heures du soir. Les Turcs sont défaits ; les médecins anglais perdent une partie de leur bagage ; un de leurs infirmiers a un cheval tué sous lui, un autre est blessé, quoique l'ennemi ait dû voir flotter le drapeau du Croissant rouge. Cinq cents blessés ; cinq amputations sont faites sur place. Le personnel de l'ambulance turque n'a plus sa présence d'esprit. Le 3 août, un hôpital est établi à Karabounar ; parmi les blessés sont beaucoup de femmes qui ont été mutilées par les Bulgares.

Pendant un séjour d'une semaine à Karabounar, ces messieurs

ont soigné en moyenne vingt blessés par jour. Les blessés arrivent en masse ; il y aurait à faire pour une douzaine de chirurgiens, et l'ambulance turque (un docteur et cinq infirmiers) s'est dissoute le 31 juillet, les uns ayant été tués et les autres terrifiés !

Le 8 août, M. Young écrit de Constantinople qu'il a trouvé à Batoum 1000 malades et blessés et seulement 7 chirurgiens. Il s'est rendu au quartier général de Dervish pacha, où il a été très-chaleureusement accueilli. Mais il a constaté que les moyens de transport étaient nuls ou déplorables. Les blessés devaient se rendre à pied à la côte, de là ils étaient transportés sur des bateaux où ils demeuraient exposés au vent et à la mer. Quelques-uns étaient montés sur des mules, mais cette monture ne faisait qu'aggraver leurs souffrances. Le chemin se faisait sous un soleil ardent, avec un mauvais biscuit noir pour toute nourriture.

Un 3me hôpital a été établi par M. Young, à Batoum.

A Soukhoum-Kali, M. Young a trouvé une grande agitation. L'ordre avait été donné d'évacuer la place ; les familles circassiennes devaient partir pour l'Asie mineure ; les blessés et malades attendaient d'être transportés à Constantinople ou à Trébizonde. M. Young en a pris 65 sur son navire et les a déposés à Scutari, en leur donnant du tabac.

Le 23 août, le Dr Meyrick succombait littéralement à la tâche[1] ; de concert avec M. Armand Leslie, il avait travaillé jour et nuit : ils étaient seuls médecins pour une armée de 40,000 hommes.

Une lettre de M. Harold Schofield, datée de Schoumla, 1er septembre, témoigne d'une très-grande activité de la part du personnel sanitaire anglais pour le transport et le soin des blessés et malades, non-seulement militaires mais civils et des deux sexes. Au fur et à mesure que la tâche grandit et s'étend, à mesure que les besoins augmentent, l'absence de toute ressource dans le pays se fait de plus en plus sentir. Il ne s'agit pas seulement de transport, il y a les soins à donner sur place : les blessés arrivent de tous les côtés : 75 le 26 juillet, 85 le 27, 75 le 28, 55 le 29 ; le 30 août, une bataille est livrée à Karahassankoi, près de Rasgrad. La division sanitaire du Dr Crookshand se rend sur le terrain pour relever les blessés ; elle en a 450 à soigner.

Le 9 septembre, M. Young écrit de Constantinople qu'on n'y

[1] Voir Bulletin No 32 (VIII, 223).

entend parler que du bien que font les corps sanitaires : ils ont dû se multiplier pour répondre à tous les besoins, par suite des engagements si nombreux qui se sont produits dans le mois d'août. Le Dr Hope a ses tentes pleines près de Batoum. Les hôpitaux de Varna étaient encombrés ; *the Belle of Dunkerque* a fait deux transports de Varna à Constantinople. Les blessés affluent de plus en plus dans cette ville.

Le 25 septembre, une dépêche télégraphique du Dr Crookshand annonce une grande bataille, pendant laquelle un hôpital a été établi près d'une fontaine dans un village ; une mosquée a été tranformée en ambulance, ainsi qu'une grande maison et une grande auberge qu'on a remplies de paille : 527 blessés sont arrivés. Deux jours et deux nuits de travail non interrompu ; 300 blessés en traitement ont pu être transportés, 21 amputations ont été faites.

Nous suivrons maintenant M. Furley dans sa mission au Monténégro. Parti de Londres le 18 août, il arrivait à Cattaro le 22 et prenait immédiatement la route difficile des montagnes. Son premier arrêt fut dans une « oasis » ou ambulance de la Croix rouge, établie au milieu des rochers. Il y avait là un docteur russe et trois sœurs de la charité soignant 25 blessés. A Cettinje, fort bien accueilli par les gens de la Croix rouge, il trouve un hôpital avec 150 malades. L'eau est de très-mauvaise qualité à Cettinje et les sources menaçaient même de tarir. M. Furley ne passe qu'une nuit dans cette petite capitale ; il en part le lendemain avec des chevaux et des guides pour le camp de Nicksick. Les routes sont toujours plus mauvaises, les villages qu'il traverse manquent de tout, les maisons sont en ruine, çà et là on rencontre des corps d'hommes et de chevaux non enterrés.

A Nicksick, M. Furley est présenté au prince du Monténégro, qui l'invite à sa table et le comble de remerciements. Les ambulances de la Société russe établies dans ce pays sont heureusement très-bien montées, et suppléent à l'insuffisance absolue des secours nationaux. On évacue sur Joupa. Les Russes sont en possession complète de ce champ de charité aussi loin qu'il peut s'étendre, et ils font beaucoup de bien. Le nombre des blessés monténégrins ne pourrait être établi. Pour peu qu'un de ces hommes puisse remuer,

il se cache et laisse à la nature le soin de sa guérison. Ils craignent les opérations chirurgicales; ils préfèrent mourir plutôt que de perdre un bras ou une jambe. Les moyens de transport sont défectueux. Les difficultés des routes sont telles qu'il faut huit hommes *pour emporter un seul blessé, si les blessures sont graves*, (4 porteurs et 4 réserves). Le cacolet serait inutile, les petits chevaux de la contrée étant trop faibles pour qu'un seul puisse porter deux hommes à travers les rochers, et les routes trop étroites pour deux chevaux marchant de front. L'excellente invention du baron Mundy serait inutile : aucun homme n'en voudrait porter un autre sur ses épaules dans ces montagnes du Monténégro; il ne reste donc que les brancards qu'emploient les habitants.

M. Furley a suggéré l'idée de transformer une église ou une école en station, où les blessés pourraient se reposer quelques heures, et il a consacré une petite somme à la réalisation de cette idée.

Nous voudrions reproduire la pittoresque et certainement très-exacte description que donne M. Furley du pays qu'il parcourt, mais l'espace nous manque pour cela. Son rapport est daté de Zara, le 30 août, et se termine par une demande de vêtements pour les blessés. Ce serait fort utile, car les femmes, depuis deux ans que la guerre dure, sont toutes et uniquement employées à l'approvisionnement de l'armée, et les patients, en quittant les hôpitaux, se trouveront sans habits pour passer l'hiver, après avoir été soldats sans toucher aucune paie.

Après le rapport de M. Furley, viennent plusieurs lettres et télégrammes de M. A.-K. Loyd. La première lettre, en date de Bucharest, 23 septembre, débute par un agréable récit du voyage de l'auteur, depuis Suczawa, en passant par Paskani, Jassy, Roman et Ploesci, quartier général de l'empereur. Arrivé à Bucharest, il a visité les 6 hôpitaux de cette ville, dans trois desquels on réclame des chirurgiens qui sachent parler l'allemand et le français.

Le 29 septembre, M. Loyd écrit que, Bucharest étant une ville d'autorités, il a perdu beaucoup de temps en allant de l'une à l'autre, aucune ne voulant engager sa responsabilité dans la solution des questions qu'il avait à faire; mais il a été bien reçu partout, notamment par les membres de la Croix rouge, qui lui ont fourni beaucoup de renseignements sur la manière d'être utile

aux blessés russes et roumains. Les hôpitaux ont peu de besoins : de la soie huilée, pour laquelle il a télégraphié, est la seule chose qu'on ne puisse se procurer sur les lieux.

Les Roumains, d'abord neutres, avaient cédé aux hôpitaux russes toute la place dont ils pouvaient disposer, et toute cette place une fois occupée par d'autres, il leur a fallu beaucoup d'efforts et de recherches pour l'installation de leurs propres blessés. Presque tous les emplacements qu'on a trouvés sont dus à la bienveillance privée.

Avant le siége de Plevna, l'armée roumaine n'avait pas été exposée aux fatigues subies par l'armée russe. De là vient que les blessés roumains ont une vigueur et un courage qu'on ne trouve plus chez les blessés russes. Il manque des médecins et des chirurgiens; il manque aussi des infirmiers des deux sexes et des internes d'hôpitaux. Les dames et leurs femmes de chambre se donnent beaucoup de peine pour faire ce qu'on obtiendrait plus facilement et avec moins de fatigues d'infirmières de profession.

Le dévouement est général. M. Loyd parle d'un banquier, M. Halfon, qui, malgré une fatigue prolongée, s'efforçait de rester éveillé pour administrer les remèdes aux heures prescrites. Il y a beaucoup de volontaires inexpérimentés. On les avance en grade à mesure qu'ils gagnent du savoir faire : ils ne souffriraient pas d'être supplantés. La princesse de Roumanie a fait aménager en dehors de la ville deux baraques pour trente-six malades, réclamant les cas les plus désespérés. Elle a beaucoup de dévouement et de merveilleuse entente. Elle est reconnaissante aux Anglais d'avoir apporté des secours aux Roumains. Près des baraques de la princesse est l'hôpital de M. George Philipesco, le seul où se laisse voir quelque apparence de besoins. M. Loyd y a fait porter du linge et des chaussettes pour 200 hommes, des médicaments, des instruments de chirurgie.

Tous les blessés de l'armée russe traversent le Danube sur le pont de Sistowa à Zemnitza. De là, ils sont conduits par des chars de paysans vers le nord, à Fratesti, qui est une station de la ligne de Giurgewo à Bucharest. De Fratesti, ils passent à Bucharest et de là par Braïla et Jassy, dans l'intérieur de la Russie. Les blessés roumains sont envoyés à Turno Magorelli. Il y a sur leur route nombre de stations avec des hôpitaux temporaires où ils sont reçus

Ainsi, en suivant la ligne du fleuve, il y a trois points principaux : le 1er, Fratesti, le second, Zemnitza avec la ville opposée sur l'autre rive, Sistowa, et le 3me, Turno-Magorelli. M. Loyd a remis des instruments, qui devront être répartis à l'entour dans les stations voisines.

M. Loyd se rend ensuite à Fratesti. On ne pouvait prévoir que cet endroit jouerait un rôle dans le service des malades. Si Routschouck fût tombé, le dépôt eût été à Giurgewo ; de fait, ce n'est qu'après l'incendie de la ville par les Turcs que Fratesti est devenu un point central. Alors eut lieu la défense obstinée d'Osman à Plevna, puis survint la bataille de Chipka et les blessés tombèrent en masse sur les bras de la Croix rouge. Rien n'était préparé à Fratesti, mais, en bâtissant 5 ou 6 baraques et en dressant des tentes, il y eut bientôt des abris pour 5 ou 6 mille hommes. Cependant les blessés arrivaient par 1,500 à 2,000 à la fois. Ils n'arrivent maintenant (fin septembre) que par centaines, à de rares intervalles.

Fratesti, dont le terrain est humide et qui sera fort malsain au temps des pluies, n'est d'ailleurs qu'une halte où les blessés sont logés et soignés au passage. Les baraques et les tentes sont presque nues : les blessés qui peuvent avoir un matelas sont très-favorisés ; le plus grand nombre est sur la paille ; ils manquent de draps et ont moins besoin de médicaments que de linge.

M. Loyd ne fut pas plutôt arrivé à Bucharest qu'il s'empressa d'envoyer 700 draps à Fratesti : c'était tout ce qu'il avait pu trouver ; il en commanda d'autres. Il joignit à cet envoi du Liebig et 40 caisses de diverses choses utiles, pour les ambulances qui devaient être établies dans plusieurs localités voisines. La perfection d'arrangement de ces caisses est célèbre à Bucharest, où le dépôt de la Croix rouge est présidé par une sœur de M. Pizareff, Mme Demidoff. Cette dame est au fait des besoins des différents districts et très-zélée pour y répondre.

De Bucharest M. Loyd s'est rendu en Bulgarie, pour s'enquérir lui-même des besoins de ce district.

La dernière pièce du recueil que nous analysons est une lettre du correspondant du *Times*, datée du quartier impérial russe, Gorny Studène 4 octobre. La charpie n'avait pas manqué jusqu'aux grandes batailles de Chipka et de Plevna ; mais les pertes sérieuses faites

alors ont rendu les secours anglais précieux. Le général Richter, représentant de la Société russe de la Croix rouge, a exprimé son admiration pour la manière dont tout le nécessaire est procuré en temps opportun. Mme Demidoff, qui préside au dépôt de Bucharest, a reçu de M. Loyd une quantité de quinine de la valeur de 5,000 fr. pour la distribuer dans les ambulances aux malades russes atteints de la fièvre.

Le dimanche 30 septembre M. Loyd est parti pour le quartier général impérial ; il y est arrivé le lundi, et le mardi il a été présenté à l'empereur qui l'a reçu très-gracieusement, lui exprimant sa reconnaissance pour la sympathie que témoigne le peuple anglais aux blessés de l'armée russe. Sa Majesté a dit que le prince Tcherkasky donnerait des instructions pour mener à bien les charitables intentions de la Société anglaise. Elle a voulu que M. Loyd fût son hôte et mangeât à sa table pendant tout son séjour au camp.

Le 4 octobre, M. Loyd, muni des ordres du prince Tcherkasky, retournait à Zemnitza, pour expédier de là les provisions désirées. Au moment de son départ, l'empereur lui a chaleureusement exprimé de nouveaux remerciements, pour tout le bien dont ses troupes sont redevables à la Société anglaise.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons un nouveau recueil de « Lettres relatives aux opérations de la Société anglaise dans la guerre russo-turque. » Nous sommes obligés d'en ajourner le résumé à notre prochain Bulletin.

GRÈCE

LA SOCIÉTÉ GRECQUE

Nous avons reçu, du Comité central d'Athènes, une petite brochure destinée à populariser en Grèce l'œuvre de la Croix rouge. Elle a pour auteur M. George-K. Typaldos, et pour titre : *Des soins à donner aux victimes de la guerre.* Faisant l'histoire-sommaire des